

DERNIER SALUT

Jürgen Habermas *et al.*

Collège international de Philosophie | *Rue Descartes*

2005/2 - n° 48
pages 70 à 71

ISSN 1144-0821

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2005-2-page-70.htm>

Pour citer cet article :

Habermas Jürgen *et al.*, « Dernier salut »,
Rue Descartes, 2005/2 n° 48, p. 70-71. DOI : 10.3917/rdes.048.0070

Distribution électronique Cairn.info pour Collège international de Philosophie.

© Collège international de Philosophie. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

JÜRGEN HABERMAS

*Dernier salut**

Seul avec Foucault, Derrida a su mettre en mouvement l'esprit de toute une génération. Et cette génération il la tient encore aujourd'hui en haleine. Mais, à la différence de Foucault, bien que penseur politique comme lui, Derrida a guidé les élans de ses disciples dans les voies de véritables exercices. Ce qui lui importe en premier lieu ce n'est pas tant le contenu d'une doctrine, même pas le vocabulaire qui ouvrirait un nouveau regard sur le monde. Certes tout cela compte également. Mais s'exercer à la lecture micrologique, à la recherche dans les textes de traces qui ont résisté au temps, est pour lui un but en soi. De même que la dialectique négative d'Adorno, la déconstruction de Derrida est essentiellement une pratique.

Bien des gens étaient au courant de la maladie à laquelle Derrida se confrontait souverainement. La mort n'arriva pas à l'improviste. Cependant elle nous frappe maintenant comme un événement soudain, prématuré, qui nous arrache à l'habitude et à l'impassibilité du quotidien. Certes le penseur qui a investi toute son énergie intellectuelle dans la lecture intensive des grands textes et qui a toujours célébré la priorité de l'écriture, capable de transmission, face à l'immédiateté du parlé, continuera à vivre à travers ses propres textes. Mais maintenant nous savons que la voix de Derrida, sa présence vont nous faire défaut.

Derrida se présente à ses lecteurs comme un auteur qui lit tous les textes à rebrousse-poil jusqu'au moment où ceux-ci livrent leur sens subversif. Sous son regard intransigeant, tout ensemble se dissout en fragments. Le sol que l'on croyait ferme se met à trembler et se révèle à double fond. Les hiérarchies, les systèmes d'ordres et d'oppositions habituels font jaillir des sens à contre-courant. Le monde que nous croyions être le nôtre se révèle inhabitable. Et, n'étant pas de ce monde, nous demeurons étrangers parmi des étrangers. À la fin de sa vie le message religieux n'était plus guère masqué.

* Ce texte a été publié en allemand dans le *Frankfurter Rundschau*, en date du 11 octobre 2004.

Rares sont les textes qui donnent à ce point au lecteur anonyme le sentiment de dévoiler aussi clairement le visage de leur auteur. Mais à vrai dire Derrida fait partie de ces auteurs qui surprennent leurs lecteurs, lorsqu'ils le rencontrent personnellement pour la première fois. Il était différent de ce que l'on attendait, c'était un être extraordinairement affable, presque élégant, certes vulnérable et sensible, mais subtil, et, dès qu'il se sentait en confiance, il était chaleureux et ouvert, amical et accessible à l'amitié. Je suis heureux que Derrida ait à nouveau repris confiance lorsque nous nous sommes revus il y a six ans ici, à Evanston, d'où je lui adresse ce dernier salut.

Derrida n'a jamais rencontré Adorno. Mais à l'occasion de la remise du prix Adorno il a prononcé dans la Paulskirche un discours qui, par le mouvement de la pensée, et jusque dans les replis secrets des visions de rêve romantiques, manifeste une proximité avec l'esprit d'Adorno qui ne saurait être plus grande. Les racines juives étaient le lien qui unit leur pensée. Scholem est demeuré pour Adorno une provocation, Levinas est devenu pour Derrida un maître. Si l'œuvre de Derrida peut jouer également en Allemagne un rôle clarificateur, c'est parce qu'il s'est approprié le dernier Heidegger, sans pour autant trahir de manière païenne les commencements mosaïques.

(Traduction Almuth Grésillon et Isabelle Vodoz)